25me Année N° 6067 — BUREAUX: RUE NEUVE, 17 — UN NUMÉRO 15 CENTIMES — BUREAUX : RUE NEUVE, 17 — Mercredi 2 Mars 1881

Propriétaire-Gérant: ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:
Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 12.50
» » Six mois. . 25.»
» » Un an . . 50.»
Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LÉGALES* et *JUDICIAIRES*

Propriétaire-Gérant: ALFRED REBOUX

INSERTIONS:
Annonces : la ligne. . . 25 c
Réclames : » . . . 30 c
Faits divers : » . . . 50 c
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal; à *Lille*, chez M. Quarré, libraire, Grande Place; à *Paris*, chez MM. Havas, Laffite et Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires (place de la Bourse); à *Bruxelles*, à l'Office de Publicité.

ROUBAIX, LE 1er MARS 1881

BULLETIN DU JOUR

On voit bien que nous approchons des élections générales ; car la nouvelle commission du budget fait publier à son de trompe, par tous les organes opportunistes, qu'elle est résolue à entrer dans la politique des dégrèvements d'impôts. Nous ne demanderions pas mieux que de croire à la sincérité de ces belles promesses ; mais comment pourrions nous les accueillir avec confiance, quand nous voyons que le projet du budget de 1882 déposé par le gouvernement est aussi excessif que celui de 1881, et qu'il présente même sur celui-ci une aggravation de dépenses de plus de 35 millions ? Or, avant de songer à réduire les recettes, notre commission des finances, aurait dû d'abord songer à réduire les dépenses.

Cependant tout en nous annonçant que la commission est résolue d'entrer dans la voie des dégrèvements, on ne nous dit pas qu'elle est également résolue à entrer dans la voie des économies ; c'est pourtant par-là qu'il faudrait commencer ; et comme, on ne semble pas disposé à le faire, nous sommes forcés de conclure que ces fameuses réductions d'impôt qu'on fait briller à nos yeux ne sont qu'une pure réclame électorale en vue du grand scrutin national qui aura lieu vers le milieu de cette année.

Le passé des quatre dernières années ne nous autorise que trop à nous défier des belles assurances des hommes qui gèrent nos affaires financières depuis 1877.

Ils nous avaient promis de grandes économies et ils dépensent 400 millions de plus qu'en 1876, sans compter 450 millions pour dépenses extraordinaires. Ils s'étaient engagés à supprimer les impôts établis à titre provisoire et ils les ont si peu réduits, qu'au lieu de 650 millions demandés par M. Thiers, à la suite de nos désastres, les contribuables payent aujourd'hui plus d'un milliard de plus qu'en 1869. On devait fermer le grand livre, et on l'a rouvert à l'état permanent, en engageant ainsi l'avenir avec la plus folle témérité.

On nous avait promis de supprimer les abus du fonctionnarisme, et au contraire ou les a exagérés dans des proportions inouïes. Nos gouvernants étaient tenus par une loi de réduire dès 1876 l'impôt foncier, et nos populations, attendent toujours vainement le résultat des études de l'administration à ce sujet. Enfin ils avaient pris l'engagement de favoriser les populations des villes et campagnes par des réductions d'impôts de nature à leur procurer un soulagement sensible, et ils ont laissé peser sur elles des taxes dont le poids devenait plus lourd à mesure qu'elles traversaient des circonstances plus calamiteuses.

Voilà les bienfaits dont la France est redevable aux gauches depuis qu'elles sont au pouvoir ! Beaucoup de promesses, mais des actes, point, ou pour mieux dire des actes qui ont été exactement la contre partie de ces promesses. Le pays doit savoir aujourd'hui à quoi s'en tenir par une douloureuse expérience et il faut espérer qu'aux prochaines élections il saura prendre sa revanche de toutes les illusions dont on a bercé sa crédulité.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DE M. GAMBETTA

La presse française discute encore avec une extrême vivacité le discours que M. Gambetta a prononcé à la chambre des députés le 21 février, et nous en avons fait ressortir nous mêmes ici, à plusieurs reprises, les faiblesses et les contradictions. M. Gambetta essayant de prouver qu'il n'a jamais eu la main dans les affaires extérieures, qu'il n'a exercé, en aucune circonstance, de pression sur la conduite de notre diplomatie et qu'il a même ignoré la mission Thomassin, jusqu'à ce que M. Thomassin ait eu l'idée de la lui révéler ! ce sont là de tours de forces que l'éloquence se permet, mais qui ne sauraient convaincre personne parmi le public réfléchi. Il reste donc certain que M. Gambetta a été, pendant quatre ou cinq mois, l'année dernière l'avocat zélé et le protecteur tout-puissant de la cause hellénique ; mais il est non moins certain qu'aujourd'hui M. Gambetta n'essaie plus de lutter contre le mouvement populaire, qui éloigne la France de toute responsabilité directe et effective dans les difficultés de la question d'Orient.

Ce n'est la toutefois qu'un côté de la situation faite à M. Gambetta, soit par sa faute, soit par celle des circonstances. Pendant que le peuple français et la représentation nationale avertissent la Grèce qu'elle ne saurait compter sur l'appui de notre Gouvernement, dans les complications qui se préparent, le rôle, le nom la personne de M. Gambetta sont dénoncés chaque jour en Allemagne avec une violence croissante par la presse nationale — libérale et bismarckienne, et l'improvisation du 21 février n'a pas eu pour effet, comme nous en avions le pressentiment, d'arrêter, ni même de ralentir ce déchaînement de polémiques, dont il nous déplairait, pour notre part, de triompher même contre le plus cruel de nos ennemis. M. Gambetta, on le devine, n'est pas sans préoccupations de ce côté, et il est curieux de rechercher la trace de ces préoccupations dans son dernier discours On l'y découvre en divers endroits : nulle part elle n'est plus claire, plus vivante que dans le passage suivant, qui n'a pas été suffisamment remarqué :

« Je n'ai pas à dire, s'est écrié M. Gambetta, si j'ai une politique ; je n'ai pas à faire connaître si cette politique différerait de celle du Gouvernement ; j'ai mes sentiments, mes opinions sur les affaires extérieures : je saurai attendre. »

La phrase a une certaine fierté qui frappe le lecteur attentif. On y trouve en quelques mots l'aveu que M. Gambetta, non seulement n'est pas d'accord avec la politique actuelle du Gouvernement sur les affaires extérieures, mais que M. le président de la Chambre persiste dans ses vues, dans ses opinions, encore qu'il sache que les unes et les autres n'aient aucune chance de triompher pour le moment des répugnances des assemblées délibérantes. Mais M. Gambetta se hâte d'ajouter : « Je saurai attendre. »

Nous trompons-nous ? Sommes-nous le jouet d'une illusion ? Il nous paraît que cet appel à l'avenir est comme un acte de renonciation aux luttes impossibles que M. Gambetta a essayé de soutenir contre le programme de la paix absolue, de la paix à tout prix, de l'indifférence systématique en matière d'action extérieure. M. Gambetta a l'air de dire : « J'avais conçu d'une autre façon le relèvement de mon pays; j'aurais voulu qu'après dix ans de traitement réparateur et de réserve, il reprît sa place en Europe, et jouât dans les affaires publiques le rôle qui lui est dû et qui lui appartient. La nation n'est point dans ces idées ; on s'efforce, par des articles de journaux allemands, de compromettre avec ma personne les garanties de la paix européenne ; eh bien! je suis jeune, je ne suis pas pressé d'obtenir le pouvoir, et je n'y arriverai que dans l'éclat de ma puissance politique. Je saurai attendre. »

Nous n'avons pas l'habitude de ménager les critiques à M. Gambetta, et il est fort probable qu'il nous fournira encore bien des occasions de lui en adresser. Mais si vraiment la phrase citée plus haut à la signification qu'on lui suppose, nous reconnaîtrons en toute franchise que M. Gambetta est sorti avec habileté du mauvais pas où l'avait jeté la harangue de Cherbourg. Toute question de politique à part, et en restant strictement sur le terrain des intérêts nationaux, nous approuverions M. Gambetta d'accepter les nécessités de son sort avec cette philosophie et cette dignité. Au 16 Mai, on a battu les conservateurs en leur présentant l'alliance de l'Allemagne et de la République comme indissoluble ; il ne nous plaît pas de triompher aujourd'hui contre la République, des difficultés que le cabinet Berlin suscite à M. Gambetta

(*Moniteur*.)

M. GRÉVY ET M. GAMBETTA

On sait quelle thèse a plaidée M. Gambetta dans son récent discours *pour la Couronne*. A la façon de Louis XIV disant, « l'Etat, c'est moi, » M. Gambetta n'a pas craint de dire : « la République, c'est moi ; quand on m'attaque, c'est la République qu'on attaque ».

Ainsi parlait Robespierre en 1793 et 94. Il s'est soutenu quinze mois en s'identifiant avec la République. La tactique finit par s'user. Comme Robespierre, M. Gambetta n'entre point dans la voie des aveux La vérité fait son chemin tout de même. Gare au *neuf Thermidor* !

Dire, écrire, imprimer que *M. Gambetta c'est la guerre*, c'est une manœuvre de la réaction aux abois ; bien, mais pourquoi la *Gazette de l'Allemagne du Nord* tient-elle le même langage ?

Pourquoi l'empereur d'Allemagne, recevant un diplomate étranger, a-t-il eu l'idée se s'exprimer ainsi : « J'estime profondément M. Grévy ; quant à l'Avocat, qu'il fasse bien attention à ses paroles et à ses actes ! »

L'Avocat, c'était M. Gambetta ; on le devine sans peine.

Il y a plus ; la *Gazette d'Augsbourg* a un correspondant que tout Paris connaît; il est radical de vieille date et de bonne trempe ; son tempérament est révolutionnaire comme son passé. Il a frayé fraternellement avec tout l'entourage de M. Gambetta et toute la rédaction de la glorieuse *République française*.

Eh bien ! Ce correspondant écrivait carrément, dans son journal, la semaine dernière : « M. Gambetta, c'est la guerre ! »

Si c'est une prévention, M. Gambetta a-t-il fait au fait-il quoi que ce soit pour détruire cette prévention ?

Cette prévention est régnante, accréditée, souveraine. Si M. Gambetta ne vivait pas si au-dessus des autres mortels et si ses officieux ne commettaient pas le crime de lui cacher la vérité — que peut-être il n'écouterait pas — il verrait quels ravages fait cette prévention croissante.

Nous parlons de ces hommes et de ces choses sans la moindre passion. Notre raison ne nous montre pas du tout l'affaiblissement ou la chute de M. Gambetta comme étant d'utilité publique. Donc, nous ne poursuivons ni cet affaiblissement ni cette chute.

Nous constatons des faits, et pour nous, un fait clair comme le soleil, c'est celui-ci: supposons qu'un plébiscite ait été ouvert, il y a deux ans, sur la présidence de la République et que les voix républicaines aient eu à se prononcer entre M. Gambetta et M. Jules Grévy.

Notre entière conviction est que M. Gambetta aurait recueilli trois fois plus de suffrages que M. Grévy.

Si un plébiscite s'ouvrait aujourd'hui, après toutes ces machinations grecques, surtout après l'histoire mystérieuse de ces fusils et de cette poudre, qui se rencontrent sur toutes les routes de la France, notre entière conviction est que M. Jules Grévy recueillerait trois fois plus de suffrages que M. Gambetta.

Telle est notre impression sincère; elle est notre opinion mûrie. C'est à M. Gambetta à y réfléchir.

L'Elysée comptait peu en regard du Palais-Bourbon. Le Palais-Bourbon a travaillé à nous jeter dans les plus sottes et les plus périlleuses aventures. Le sentiment général s'est retourné.

Tout le terrain qu'a perdu M. Gambetta, c'est M. Grévy qui l'a regagné. On s'est dit que, si le danger de la guerre était conjuré — nous l'espérons du moins — on était redevable de ce bienfait à la discrète mais ferme influence du taciturne Elysée.

On se laisse aller à l'inclination de croire qu'à l'Elysée réside la calme, froide et pacifique sagesse ; qu'au Palais-Bourbon s'agite un extravagant esprit d'entreprises suspectes.

Il peut se faire que l'on calomnie le Palais-Bourbon ; mais vous avouerez, lecteurs, que les derniers événements et les dernières discussions ne sant pas de nature à faire évanouir cette calomnie.

M. Gambetta s'est mis, l'autre jour, ardemment à la disposition de la France. Ce transport de noble orgueil et de généreuse ambition fait honneur à sa grande âme ; mais nous craignons pour lui que le moment ne soit passé.

Il y a dans toute révolution cette *heure du berger*, dont parlait Danton, le bon ami de M. Cazot ; quand on laisse échapper cette heure, dame, il y en a pour longtemps; il est même rare qu'elle revienne.

Hors du pouvoir, M. Gambetta s'est usé bien plus que s'il avait été au pouvoir. On l'a rendu responsable de tout. Il est de fait qu'il est le vrai maître en France, depuis les élections de 1876.

Aussi maintenant sa main paraît-elle atteinte de contagion. Elle empoisonne tout ce qu'elle touche. Elle a empoisonné le philhellénisme ; elle a empoisonné la candidature de M. Dugué de la Fauconnerie ; vous verrez qu'elle empoisonnera l'affaire du scrutin de liste.

C'est une affaire qui pouvait être traitée avec une sérénité toute philosophique. Il n'en sera rien. On se passionnera violemment, parce que c'est une conception et un vœu de M. Gambetta.

Nos prévisions ne souhaitent pas rencontrer juste ; mais en conscience, il nous semble que M. Gambetta est sur *l'autre pente*, sur la pente « qu'éclairent de pâles soleils et que termine un rivage glacé. »

La *République française*, attribuant par ignorance une ligne de Montesquieu à la plume de Bossuet, rappelait le Rhin qui, après avoir été un magnifique fleuve, finit en des ruisseaux qui se perdent dans les sables.

Des hommes considérables, un instant immenses, ont fini d'une façon aussi piteuse et aussi misérable. Comment a fini Barras qui fut le maître de la France ? *Erudimini* !

Quoique notre caractère nous porte à ne reculer devant aucune responsabilité, nous ressentirions une douleur sincère, si l'on nous prêtait des dispositions de colère d'amertume, de mauvais vouloir contre M. Gambetta, que nous semblons immoler.

Nous ne cherchons qu'une chose, ou plutôt que deux choses : 1° les voies honnêtes, utiles et patriotiques par où peut cheminer la fortune de la France devenue républicaine ; 2° les hommes dont le tempérament et l'idéal politiques répondent aux aspirations de la France de 1881.

Nous ne sommes les ennemis ni les amis de personne ; mais tout notre cœur appartient aux hommes qui, non encore rencontrés, soit gouvernants, soit législérants, serviront notre malheureux pays dans ses vrais besoins et lui donneront la paix, l'ordre et la liberté.

Ces bienfaits acquis, il se chargera du reste ; et la prospérite, aujourd'hui éclipsée, reviendra d'elle-même.

(*Constitutionnel*.)

Une Lettre du comte de Chambord.

La lettre suivante a été adressée de la part de Monseigneur le comte de Chambord à M. le baron Albert de Vignet, à l'occasion de la mort de Mme la baronne de Vignet de Vaudeuil :

Monsieur le baron,

Monsieur le comte de Chambord a appris avec une vive peine la nouvelle que vous lui annoncez, et il me charge de vous exprimer sans retard toute la part qu'il prend à votre douleur.

Monseigneur devait s'associer de tout cœur aux regrets que laisse Mme la baronne de Vignet de Vaudeuil, enlevée trop tôt à la tendresse des siens et à la juste affection d'un pays où toute sa vie s'était passée à faire le bien et à servir, par sa situation et son influence, la cause de Dieu et celle du roi.

La Providence ne lui a pas permis d'assister au triomphe, mais du moins elle lui a donné en mourant la consolation de voir ses enfants dignes en tous points de recueillir et de continuer les traditions dans lesquelles elles les avait élevés avec tant de sollicitude.

Monsieur le comte de Chambord est très touché du témoignage de fidélité et d'attachement que lui apporte votre lettre et dont il se rappelait avoir déjà reçu l'hommage à Venise et à Lucerne.

Monseigneur vous en remercie et il vous prie d'être, en cette triste circonstance, près de Mmes vos sœurs et de vos beaux-frères, l'interprète de sa plus bienveillante condoléance et de sa gratitude sincère.

Veuillez agréer, monsieur le baron, l'assurance de mes sentiment et de ma considération les plus distingués.

Comte de Chevigné.

LE CULTE PUBLIC

Mgr l'archevêque de Paris vient de publier un mandement à l'occasion du carême. Nous y relevons ce passage éloquent :

L'église a créé dans les cathédrales l'ordre des chanoines, dont la principale fonction est de chanter les louanges de Dieu. Elle a aussi établi les communautés religieuses, qui ont la même fin. Parmi les religieux, les uns sont destinés à la prédication, les autres à l'enseignement, d'autres au soin des pauvres et des malades ; il devait aussi y en avoir pour remplir d'une manière spéciale le sublime office pe la prière.

Nous le disons encore avec une douleur profonde : à notre époque, des hommes se sont rencontrés qui veulent renfermer le culte de Dieu dans le secret des consciences et le bannir de la société Ces tentatives impies se sont renouvelées, sous des formes diverses, dans le cours des siècles. Le Psalmiste a répondu à l'avance par cette parole prophétique : « Pourquoi les nations ont-elles frémi et » pourquoi les peuples ont-ils médité de » vains projets ? Celui qui habite dans » les cieux déjouera leurs desseins, et le » Seigneur les livrera à la confusion. » *Qui habitat in cœlis irridebit eos,* » *et Dominus subsannabit eos.* »

Le Général Ney

Au moment où la plupart des journaux de Paris demandent une enquête sur les causes qui ont amené la mort mystérieuse du général Ney, il n'est pas sans intérêt, croyons-nous, de mettre sous les yeux de nos lecteurs les détails très précis et très circonstanciés que publie à ce sujet l'*Événement* :

« Le général Ney, on le sait, était un viveur ; il aimait la vie parisienne dans tous ses entraînements et ne choisissait pas toujours le monde dans lequel il vivait quelques heures. Soit curiosité, soit fatalité, il se trouva dans ces derniers temps en relations avec une proxénète dont la police a eu à s'occuper dernièrement, et dans l'appartement de laquelle il s'oubliait souvent des heures entières.

» Cette femme, qui demeurait dans le quartier de la Madeleine, pour échapper aux poursuites judiciaires dont elle était menacée, se réfugiait, il y a quelque temps, en Belgique. Se trouvant sans doute à court d'argent dans sa retraite, elle s'adressa au général Ney pour obtenir des subsides assez importants.

» Le général, qui ne craignait peut-être aucune révélation de nature à compromettre son honneur, refusa de se prêter à se chantage. La femme devint plus pressante et, en dernier lieu, le menaça de livrer son nom au parquet.

» On se souvient peut être qu'une descente de police eut lieu, le mois dernier, dans le local que cette femme affectait à son « commerce, » et le commissaire de police acquit la certitude que dans ce lieu infâme, des filles mineures étaient livrées à la lubricité des amateurs de « chaire fraîche. » Malheureusement, la proxénète avait eu le temps de mettre la frontière entre elle et la justice.

» Les révélations dont cette mégère menaçait le général étaient elles fondées? Nous ne savons pas, et nous ajouterons: nous ne le croyons pas. Toujours est-il que le général Ney s'en ému beaucoup; mais il ne s'exécuta pas.

» Pour comble de malheur, une autre affaire vint se greffer sur la première. Vers le commencement de février, un individu, dont nous n'avons pu connaître le nom, accusa le général d'avoir abusé de son enfant et lui demanda une somme de 600,000 fr. pour prix de son silence. Là encore, nous ne pouvons affirmer si l'accusation était fondée, mais ce que nous savons, c'est que le général, pour éviter un scandale, promit de payer la somme exigée par cet « honnête » père de famille.

» Malheureusement, il ne possédait pas cette somme importante, et, prenant son courage à deux mains, il alla la demander à sa belle-mère, sans lui dire toutefois l'usage qu'il voulait en faire. Mme Heine jeta les hauts cris ; une scène violente eut lieu entre elle et son gendre, lequel dut sortir sans avoir obtenu la somme demandée. A cette époque, nous avons eu connaissance du fait ; mais, par un sentiment qu'on comprendra facilement, et ne pouvant prévoir un épilogue aussi prompt et aussi fatal, nous avions gardé le silence le plus discret.

» Le père de l'enfant en question devint de plus en plus pressant, et, il y a quelques jours, il menaça le général d'une plainte au parquet.

» Un ami de ce dernier, mis dans la confidence, se chargea de servir d'intermédiaire, et, tandis qu'il faisait prendre patience au maître chanteur, le général Ney renouvelait ses demandes d'argent à sa belle-mère, qui restait inflexible. En dernier lieu, il s'adressa à une grande dame, sa parente, qui vient d'hériter de plusieurs millions; mais il essuya auprès d'elle le même refus.

» Enfin, samedi dernier, l'ami du général, sur la prière de ce dernier, donna rendez-vous sur la place du Château-d'Eau au père de l'enfant, lequel exigeait immédiatement le versement de 600,000 francs, qu'il fut impossible d'effectuer.

» — Je ne veux pas attendre, dit le quidam et si lundi le général ne s'est pas exécuté, je déposerai une plainte. »

BULLETIN DU TRAVAIL

Majorité des salaires et participation aux bénéfices dans les ateliers parisiens.

Un certain nombre de patrons de Paris ont établi chez eux diverses institutions destinées à assurer à leurs ouvriers, avec une répartition des bénéfices aussi équitable que possible, un capital et un patrimoine.

Le fait le plus saillant de ces institutions est le sacrifice pécuniaire volontairement accompli par le patron. Celui-ci prélève, sur les frais généraux ou sur les bénéfices de son entreprise, des sommes souvent considérables, qu'il attribue en supplément à ses ouvriers. Le second fait important, c'est la pratique de l'épargne par le patron, pour le compte de l'ouvrier.

En effet, pour constituer un capital à l'ouvrier, il ne suffit pas d'augmenter ses salaires : l'expérience de tous les jours établit que ce ne sont pas les ménages les mieux rétribués qui possèdent le plus de bonheur et d'argent. Ce qu'il faut, c'est l'*épargne accomplie par le patron, en faveur de l'ouvrier*.

Sans cela, ce salaire supplémentaire serait promptement dissipé ; car au moment de la distribution des parts, l'ouvrier dépense plus, vit comme s'il gagnait un salaire double et quand cette ressource temporaire est épuisée, il se trouve en présence de la situation normale qui devient dès lors insuffisante.

La possession du capital réalisée par les institutions dont nous parlons, se présente sous trois formes différentes : *la pleine prospérité, l'usufruit avec réserve des fonds aux héritiers* et *la rente viagère*. La pleine propriété ne peut réussir qu'avec des ouvriers économes et laborieux. Le système de l'usufruit avec *capital réservé* est incontestablement le plus parfait, car il profite également à l'ouvrier et à sa famille. La rente viagère a l'avantage d'augmenter la pension de retraite de l'ouvrier, mais le grave inconvénient d'être temporaire et de se liquider à chaque génération.

Les deux principaux moyens employés par les patrons pour constituer ce capital sont, ou bien la majoration, c'est-à-dire l'augmentation des salaires, ou bien la participation aux bénéfices.

La majoration des salaires n'est pas un excitant au travail aussi direct que la participa

---

FEUILLETON DU 2 MARS

— 11 —

LE PAYS DU SOLEIL

de MM. Ch. DESLYS & R. CORTAMBERT

IX

Ismaïl, sans tenir compte de l'interruption, poursuivit :

« Vous alarmer !... Oui princesse, telle était la crainte de notre chef et de sa délicate préoccupation... Il ne l'avouerait pas, étant de ceux-là que notre anthropologiste classerait parmi les taciturnes.. Moi, qui n'ai pas même la discrétion.. s'il le permet...

— Soit, monsieur, parlez, » fit en s'assayant David Heyward.

Et, comme les autres, il écouta.

X

« Il faut d'abord savoir, débuta l'Égyptien, que nous avons aussi notre doctrine de Monroe. L'Afrique aux Africains ! l'Afrique à nous seuls !

« Oh ! ce ne sont pas les musulmans à la mode du jour qui raisonnent ainsi. Nous avons été élevés en Angleterre ou en France... Moi qui vous parle, je suis un barbete, presque un Parisien... Mais les fidèles, les soldats ... il y en a partout... s'indignent du mouvement qui pousse l'Europe vers l'équateur. Vos savants, vos missionnaires, ils les tueraient encore, bien que ces derniers soient déjà l'objet d'une défiance jalouse et jalousée. Le croissant et la croix ! Nos fanatiques en renouvelé contre la croix le serment de guerre et de mort, comme nos ancêtres au temps des croisades... Ils sont implacables, ils sont féroces!... Plaise au Dieu clément que nous n'en rencontrions pas bientôt des preuves sanglantes !...

» Ce sont surtout les grandes explorations ressemblant à des conquêtes qui soulèvent leurs colères ; que d'entraves n'ont-ils pas suscitées à Linvingstone, à Stanley ! Ils s'étaient promis d'arrêter David Heyward... Un ami l'en a prévenu....

— Vous ! dit laconiquement l'Américain.

— Merci de me rendre au moins cette justice, poursuivit Ismaïl.

Nous avions donc résolu, pour déjouer leurs trames, que je paraîtrais avoir la direction de l'entreprise, et c'est tout au plus s'ils me subirent en cette qualité. Rappelez-vous, princesse, notre promenade la veille de notre départ, et parmi la foule s'ameutant à notre approche, sous les turbans, sous le capuchon des burnous, les regards hostiles qui, sans votre bravoure, m'eussent peut être effrayé moi-même... Rappelez-vous, dans les ruines de la vieille mosquée qui domine le panorama de la côte, rappelez-vous ce groupe menaçant au milieu duquel s'agitait, avec une frénésie démoniaque, l'instigateur de la bande...

— En effet, murmura Wanda, je me souviens...

— C'étaient les conjurés. reprit l'Egyptien, quelque peu railleur. Une Saint-Barthélemy se prêchait contre nous...

Cette scène, entrevue dans le crépuscule, c'était peut-être la bénédiction des poignards... moins la musique de Meyerbeer !... Heureusement, notre véritable chef s'est tenu à l'écart... Il semblait avoir disparu... Ce n'était par un giaour, c'était un mahométan qui dirigeait la caravane. Elle a pu se mettre en marche, et depuis lors, bien que je n'aie pas encore reçu le firman, les renforts qui m'étaient promis...

— Que vous attendez encore, fit Heyward, avec une certaine nuance d'incrédulité.

— Que j'attends toujours ! » affirma netiement Ismaïl, qui regarda d'instinct vers le nord, vers l'Egypte.

Et continuant son explication :

« Pour me résumer, princese, le premier cercle que nous avions à franchir était cette région entière côtière où s'impose encoore le loi du prophète... On pouvait craindre d'y retrouver nos ennemis, fomenntant quelques nouvelles trames avec le concours des indigènes...

» Il aurait fallu livrer bataille... Mais, grâce au ciel, aucun obstacle ne s'est dressé en travers de notre route, aucune menace n'apparaît à l'horizon... »

David semblait moins rassuré. Son regard d'aigle planait au loin, se dirigeait parfois vers le sud, vers la rivière, comme avec la prévision du danger.

Telle n'était pas l'impression de Wanda. Son beau sourire tranquille confirmait la péroraison rassurante de l'Égyptien. Elle y répondit en désignant les alentours déjà éclairés par la lune.

« En effet, le spectacle qui nous environne n'est pas de ceux qui doivent inspirer la crainte... Ce calme, cette sérénité, ce silence... »

Elle fut interrompue par le bruit de la fusillade éclatant tout à coup sur le bord du cours d'eau.

. . . . . .

Nous le savons, c'était Pacôme et Nanette qui venaient d'être attaqués ainsi ; nous avons vu le Normand se camper comme un rempart devant la Bretonne et lui dire, tout en ripostant au hasard : « Attention ! reste abritée derrière moi ! Les voici !... Gare à la seconde bordée !... Gare à l'abordage !... »

Devant eux, effectivement, les hautes herbes de la prairie ondulaient comme bouleversées, comme ravagées par la course rapide de toute une horde assaillante. Notre matelot pouvait se croire dans son élément, au milieu d'une mer houleuse, dont se déroulaient les vagues vertes. Dans un écartement, il entrevit une forme humaine, une forme noire. Il visa cette fois. Un cri de douleur répondit à la détonation. Les herbes s'agitèrent furieusement à cette même place. Ce devait être sous des convulsions d'agonie.

« Touché ! » fit Pacôme, qui, sa cartouche déjà remplacée, tira de rechef, à plusieurs reprises.

Les ennemis, encore invisibles et muets, toujours accourant, s'étaient rapprochés à la distance d'une centaine de mètres. Ils firent une décharge générale, accompagnée de terribles hurlements, mais sans atteindre notre vaillant champion, aussi ferme qu'un roc battu par la tempête. Il eut le temps de leur expédier encore quelques balles au jugé. La meute enfin parut, se ruaut à l'hallali.

Tranchevent s'était armé de ses deux révolvers. Un troisième pistolet, pardessous son bras, se mit en ligne de combat, braqué par Nanon qui venait de l'extraire de sa poquette. « Feu ! feu dans le tas ! » commanda le marin qui, donnant l'exemple, fut aussitôt obéi. La plupart des assaillans, terrifiés ou blessés par cette multiple décharge à bouportant, reculèrent et s'enfuirent. Deux seulement allaient parvenir jusqu'à Pacôme ; mais il avait déjà ressaisi par le canon son remington, afin de l'utiliser en guise de massue. « V'lii ! v'lan ! » dit-il, et l'un tomba devant lui, le crâne en capitade, tandis que l'autre, bondissant vers la rivière, y disparaissait comme une grenouille épouvantée.

C'était une déroute complète. D'autre part, le vainqueur entendit, non sans un vif plaisir, les acclamations encourageantes de ses compagnons accourant à la rescousse.

En tête, Ismaïl, à cheval, au galop. Il venait d'activer au passage l'escouade de service, qui, déjà s'ébranlant au pas gymnastique, suivit de près l'Egyptien. Heyward organisait la défense du camp. Thadéus était resté près de Wanda. Non loin d'eux, Zéphirin, troublé dans le classement de ses chers insectes qu'il protégeait des deux bras, mais sans plus d'émoi que dans sa mansarde parisienne à l'approche de quelque importun, balbutiant avec un simple dépit comique:

« Hein ! quoi ! plaît-il ? qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qui me dérange ? »

Quant au docteur, Marius Arnoux, hissé sur un âne blanc, dont il avait su coaquérir les bonnes grâces, il ne tarda pas à faire son apparition, la trousse en sautoir, sur le champ de bataille.

On ne se battait plus. L'ennemi s'était éloigné, il avait disparu comme par enchantement. S'obstiner à le rejoindre au milieu au milieu de ces épais fourrés, comparables à des jungles indiennes, eût été de la dernière imprudence. Le bouillant Ismaïl lui-même ordonna la retraite, mais pas assez tôt pour le salut de deux jeunes soldats, emportés par leur trop ardente poursuite, et dont on ne retrouva que le lendemain les cadavres affreusement mutilés, dans le fond d'un ravin. L'expédition venait de recevoir son baptême de sang.

Cependant Pacôme s'était retourné vers Nanette.

« Ah çà ! lui dit-elle avec une expression d'orgueil et de joie, ah çà, mais, mon gros Normand, tu es donc brave !

— Et toi donc, répliqua-t-il, ma chère petite Bretonne. »

Les deux promis étaient très émus, enchantés l'un de l'autre, ils s'embrassèrent. Qui leur en ferait un reproche ? Ils l'avaient bien gagné, ce baiser-là. C'était le premier peut-être qu'ils échangeaient, le vrai baiser des fiançailles.

Un instant plus tard, Marius Arnoux, en qualité de chirurgien, s'emparait de Pacôme.

« A toi d'abord, Bayard ! lui dit-il. Ah ! nous t'avons vu..., troun de l'air ! un contre cent ! Quelle déconfiture !... Mais ne t'auraient-ils pas endommagé ? Ce serait dommage ! »

Notre Marseillais, lorsqu'il était content, ne résistait plus à sa déplorable manie de jouer sur les mots.

Tout en examinant, tout en palpant l'objet de son admiration :

« Une éraflure à la joue ? poursuivit le docteur. Item à la hanche, dans le gras.. Mais voici qui me paraît plus sérieux... Ce trou dans la vareuse, en plein flanc... Cet étui fracassé... Ce médaillon...

— Sainte-Anne d'Auray ! fit la pieuse Bretonne, c'est votre image en argent que je lui avais donnée !

— Mille sabords ! s'écriait en même temps le matelot, les gueux m'ont cassé ma pipe !

— Je la remplacerai, répliqua Marius. Garde précieusement cette médaille, elle t'a sauvé la vie... Mais probablement avec le concours de l'autre relique... Sans ta bouffarde, c'est toi qui étais fumé, mon bonhomme !

En quelques tours de main, le pansement fut opéré. Nanette avait servi d'aide au major.

On vint le chercher pour l'examen des cadavres trouvés parmi les hautes herbes.

(*A suivre*)